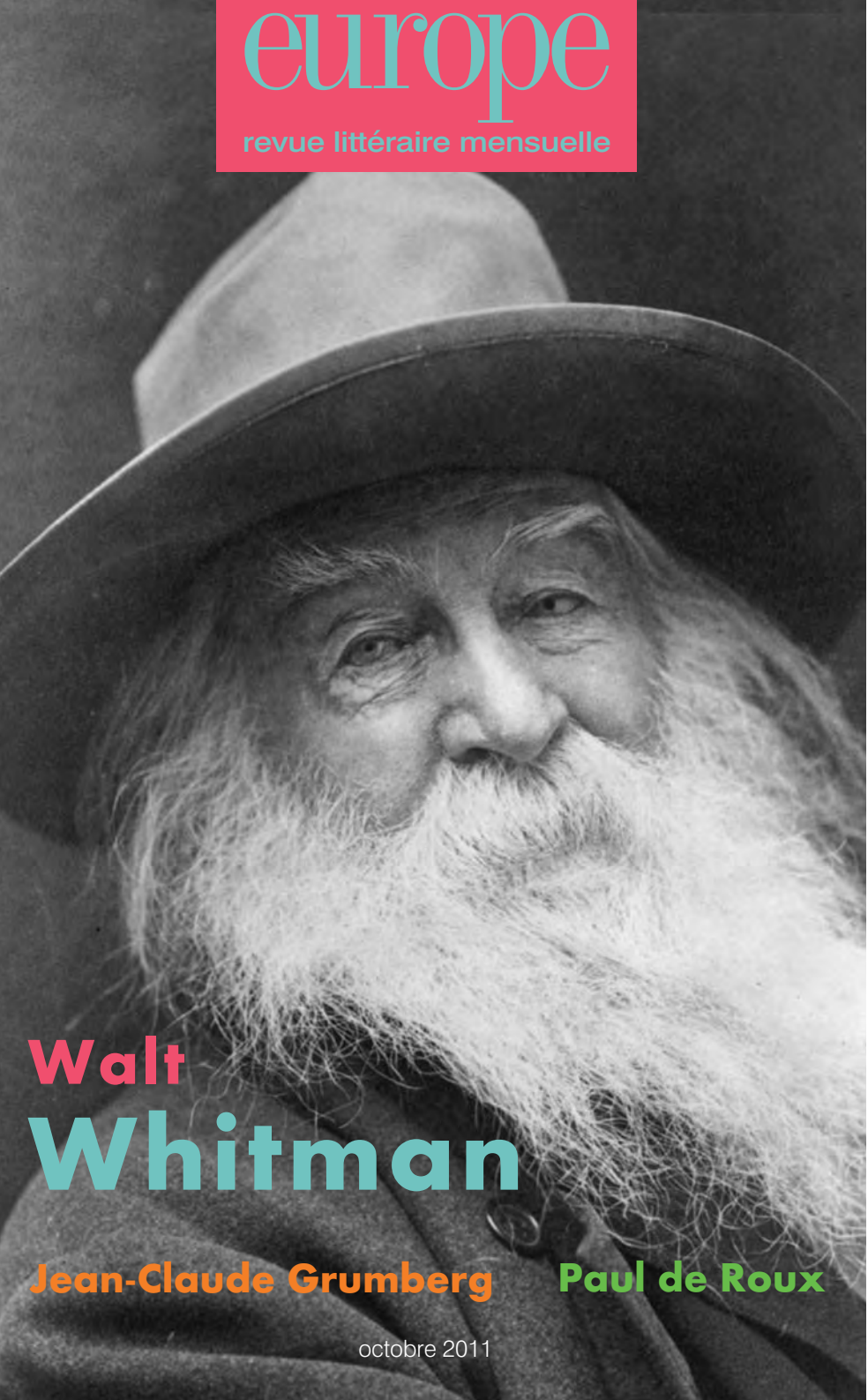
europe
revue littéraire mensuelle



Walt Whitman

Jean-Claude Grumberg

Paul de Roux

octobre 2011

Walt Whitman (1819-1892) est avec Emily Dickinson l'un des deux grands piliers de la poésie américaine du XIX^e siècle. « Qu'il exerce ou non une influence déterminante sur la littérature de l'avenir n'empêchera pas qu'il soit l'un des plus symptomatiques témoignages du présent », déclarait en son temps Robert-Louis Stevenson. Poète de l'en-avant, Whitman le démocrate est indissociable de la rupture opérée par la jeune Amérique avec la monarchie anglaise. Son poème est une Déclaration d'Indépendance. Pour les États-Unis mais aussi pour la poésie en général. Non pas seulement parce qu'il fut le fondateur du vers libre, mais aussi et surtout parce qu'il exposait une philosophie poétique propre, totalement neuve, dans l'évaluation du temps. C'est ici qu'avec Feuilles d'herbe *Whitman se détache et se singularise de ses devanciers. C'est ici que se situe sa véritable révolution, dans le nouveau contrat passé par un poète avec le temps. Avec lui, la poésie s'inscrit à la fois dans le départ et dans la durée. C'est un coureur de fond qui lie entre eux les deux rythmes de la fulgurance et de la longue patience. Il y a un pari complètement fou dans ce défi — que le rythme corporel soit suffisamment soutenu pour générer des ascensions rapides, des élans entrecoupés de retombées sur le bitume de Manhattan. On dirait d'un programme de mythologie active, course mélangée d'Hercule et d'Orphée sur une parcelle de terre — l'île de Manhattan — longtemps fréquentée par des dieux indiens. Lisez le* Chant de moi-même, *dans sa plénitude, sa force de lévitation insurpassable : un athlète, entraîné à la marche, à la lecture, à l'observation des autres étire la riche pâte d'un espace contraint, aux dimensions d'un parquet cosmique, faisant se rejoindre et danser l'infime temps individuel avec les rythmes de la Création. Pionnier, Whitman ne l'est pas tellement pour l'Amérique des siècles à venir que pour l'humanité tout entière. Il aménage, il déménage, il déplace et il ameublit l'espace de notre nouvelle foi en l'aventure humaine. C'est pourquoi, le lisant, nous avons la sensation d'entrer dans un monde de totale nouveauté. Peu de poètes gardent à ce degré leur dynamisme d'origine — et de développement — dans l'emprise sur le réel. Ce n'est que lorsque les sociétés retombent sur elles-mêmes, qu'elles se rétractent à nouveau sur l'étroitesse de leurs haines ou leurs doutes, que la lecture de Whitman paraît devenir insupportable.*

ÉTUDES ET TEXTES DE

Jacques Darras, Béatrice Mousli, Robert Creeley, C.D. Wright, C.K. Williams, Marjorie Perloff, Hélène Aji, Marc Bellot, Nuno Judice, Michel Riaudel, Jaime Siles, Luis Antonio de Villena, Françoise Morcillo, Delphine Rumeau, Jean-Baptiste Para.

PAUL DE ROUX

Yves Leclair, Paul de Roux, Richard Blin, Guy Goffette, Philippe Jaccottet, François Lallier, Jacques Lèbre, Alain Lévêque, Gilles Ortlieb, Jacques Réda, Pierre-Albert Jourdan, Roger Munier, Stephen Romer.

JEAN-CLAUDE GRUMBERG

Guillaume Poix, Jean-Claude Grumberg.

CAHIER DE CRÉATION

Guido Cavalcanti, Anastasia Kharitonova, Maxime Lavrentiev, Miloš Doležal, Juan Antonio González-Iglesias, David Rosenmann-Taub.

CHRONIQUES

89e année — N° 990 / Octobre 2011

SOMMAIRE

WALT WHITMAN

Jacques DARRAS	**3**	Walt Whitman et nous.
Jacques DARRAS	**8**	La statue Whitman, cassée en deux.
Béatrice MOUSLI	**16**	Une conversation brusquement interrompue : Claudel, Gide, Whitman.
Robert CREELEY	**24**	Réflexions sur Whitman âgé.
C.D. WRIGHT	**39**	Là où Whitman voyait la plénitude, je vois le vide.
C.K. WILLIAMS	**44**	La puissance brute du poème.
Marjorie PERLOFF	**52**	Whitman au XXIe siècle.
Hélène AJI	**61**	Modernité et tradition.
Marc BELLOT	**72**	Le passage vers l'Inde.
Jean-Baptiste PARA	**87**	La whitmanie russe.
Nuno JUDICE	**98**	Dans la constellation de Pessoa.
Michel RIAUDEL	**104**	Walt Whitman et le Brésil.
Jaime SILES	**112**	Une forme particulière de chant.
Luis Antonio de VILLENA	**115**	Walt Whitman dans le milieu hispanique.
Françoise MORCILLO	**119**	León Felipe près de Whitman.
Delphine RUMEAU	**124**	Walt Whitman et Pablo Neruda, « camerados » d'Amérique.
Jacques DARRAS	**144**	Une métamorphose de l'image du corps.

PAUL DE ROUX

Yves LECLAIR	**159**	Un veilleur de lumière.
Paul de ROUX	**168**	La sagesse de se faire oublier.
Paul de ROUX	**171**	Au jour le jour.
Richard BLIN	**184**	La poétique des Carnets.
Guy GOFFETTE	**189**	Carnet d'adresses.
Philippe JACCOTTET	**191**	Pour un ami trop absent.
François LALLIER	**194**	Une double absence.
Jacques LÈBRE	**199**	La halte obscure.
Alain LÉVÊQUE	**206**	Le défi du jour.
Gilles ORTLIEB	**214**	« Un jour sans l'autre ».
Jacques RÉDA	**217**	Au bord de la fenêtre.
Pierre-Albert JOURDAN	**221**	Le fil du courant.
Roger MUNIER	**226**	Envoi.
Stephen ROMER	**231**	Cinq poèmes suivis d'une note.

JEAN-CLAUDE GRUMBERG

Guillaume POIX **237** En rire aux larmes.
Jean-Claude GRUMBERG **256** Mathieu Legros.

CAHIER DE CRÉATION

Guido CAVALCANTI **272** L'esprit d'aimer.
Danièle ROBERT **278** Légèreté et intériorité.
Anastasia KHARITONOVA **285** Le sang de l'églantier.
Maxime LAVRENTIEV **289** La jonque solitaire.
Maxime LAVRENTIEV **295** La perfection mutilée reste une perfection.
Miloš DOLEŽAL **300** Le temps des fumées.
Juan Antonio GONZÁLEZ-IGLESIAS **309** 28 garçons se baignent sur la plage.
David ROSENMANN-TAUB **308** L'expulsion.

CHRONIQUES

Stéphane BARSACQ **315** Une écriture sur les pointes.

La machine à écrire
Jacques LÈBRE **322** La poésie de Peter Handke.

Les 4 vents de la poésie
Olivier BARBARANT **328** Deux voix au seuil du millénaire.

Le théâtre
Karim HAOUADEG **334** À la folie.

Le cinéma
Raphaël BASSAN **337** Chroniques de l'exclusion.

La musique
Béatrice DIDIER **340** Musiciens de l'avenir.

NOTES DE LECTURE

344
Jacques ANCET, Marie-Claire BANCQUART, Jean DAGINCOURT, Charles DOBZYNSKI, Gérard FARASSE, Bernard FOURNIER, Matthieu GOSZTOLA, Françoise HAN, Aurélie JULIA, Guillaume LE DOUARIN, Ariane LÜTHI, André MAGNAN, Maxime MAILLARD, Michel MÉNACHÉ, Bernard MEZZADRI, Anne MOUNIC, Clément MOUTIEZ, Jean-Baptiste PARA, Guillaume POIX, Paul Louis ROSSI, Jean-Pierre SARRAZAC.

WALT WHITMAN ET NOUS

Par quelque bout qu'on l'aborde il est toujours l'heure d'écrire sur Whitman. Surtout en France, où il demeure tout compte fait mal connu. La proie des spécialistes, sans doute, qui n'ont pas eu à le disputer aux poètes. Nous avons composé ce numéro en grande partie pour en expliquer la raison.

Si l'on s'en tient à une lecture politique, il en va en effet de Whitman comme des États-Unis, admirés et haïs à parts égales. Il eût été difficile, par exemple, de publier ce numéro lors des présidences précédentes. Il y a quelque chose d'essentiellement patriotique chez l'écrivain de Manhattan qui nous l'aurait fait confondre avec cette dévotion au drapeau, si sensible après la chute des tours du World Trade Center.

Nous, Européens, avons le scepticisme d'autant plus critique et facile à cet égard que nous possédons un drapeau bleu d'azur à 27 étoiles jaunes, flottant au-dessus d'une absence de patries. Et pour cause ! Nous habitons l'illusion d'une sagesse post-guerrière alors que la moindre alerte économique nous fait nous abriter dans les plis de nos vieilles étoffes nationales respectives.

L'Amérique, quant à elle, ayant opéré entre-temps un renversement admirable, dont elle seule a le secret — et quel renversement ! —, l'heure paraît aujourd'hui plus propice à ce coup d'éclairage sur Whitman, ce démocrate affiché. Car il n'est pas si fréquent, dans l'histoire de la poésie, d'avoir eu des déclarations en faveur de la démocratie. Victor Hugo, certes, mais à part lui ? Alphonse de Lamartine, qui agita le drapeau républicain au balcon de l'Hôtel de Ville de Paris en présence de son pair. Et ensuite ?

Très peu de poètes de l'en-avant, en France, du mouvement de la société au-devant d'elle-même, beaucoup plus du refus, du retrait, du repli sur le moi lyrique ou sur les arcanes du rêve. Whitman le démocrate est indissociable de la rupture opérée par la jeune Amérique avec la monarchie anglaise. Son poème, on a raison de le dire, est une Déclaration

d'Indépendance. Pour les États-Unis mais aussi pour la poésie en général. Non pas seulement parce qu'il fut le fondateur du vers dégagé de sa matrice syllabique comptée, du vers libre — trêve des disputes avec l'Europe sur ce sujet ! — mais aussi et surtout parce qu'il exposait une philosophie poétique propre, totalement neuve, dans l'évaluation du temps.

C'est ici que Whitman se détache et se singularise de ses devanciers. C'est ici que se situe, selon nous, sa véritable révolution, dans le nouveau contrat passé par un poète avec le temps. Avec lui, la poésie s'inscrit à la fois dans le départ et dans la durée. C'est un coureur de fond qui lie entre eux les deux rythmes de la fulgurance et de la longue patience. Il y a un pari complètement fou dans ce défi — que le rythme corporel soit suffisamment soutenu pour générer des ascensions rapides, des élans entrecoupés de retombées sur le bitume de Manhattan.

On dirait d'un programme de mythologie active, course mélangée d'Hercule et d'Orphée sur une parcelle de terre — l'île de Manhattan — longtemps fréquentée par des dieux indiens. Lisez le *Chant de moi-même*, dans sa plénitude, sa force de lévitation insurpassable, qui ne relève pas du seul optimisme moral d'auto-persuasion. Un athlète, entraîné à la marche, à la lecture, à l'observation des autres étire la riche pâte d'un espace contraint, aux dimensions d'un parquet cosmique, faisant se rejoindre et danser l'infime temps individuel avec les rythmes de la Création.

À cet égard, voyez la photographie, la barbe de Whitman a la fluidité de celle de Darwin, son exact contemporain. Ce sont l'un et l'autre des incarnations moqueuses de Dieu le patriarche, des contrefaçons humoristiques qui avancent sur l'abîme interstellaire ou interespèces avec un aplomb souvent obscurci par des moments de doute ou de dépression. Pionnier, Whitman ne l'est pas tellement pour l'Amérique des siècles à venir que pour l'humanité tout entière.

Il aménage, il déménage, il déplace et il ameublit l'espace de notre nouvelle foi en l'aventure humaine. C'est pourquoi, le lisant et traversant chaque fois le masque grammatical du « I », du « Je » dont il s'affuble pour nous affilier à lui, nous avons la sensation d'entrer dans un monde de totale nouveauté. Peu de poètes gardent à ce degré leur dynamisme d'origine — et de développement — dans l'emprise sur le réel. Ce n'est que lorsque les sociétés retombent sur elles-mêmes, qu'elles se rétractent à nouveau sur l'étroitesse de leurs haines ou leurs doutes, que la lecture de Whitman paraît devenir insupportable.

Nous voulions donc faire le point sur le sujet Whitman, en ce début de XXI^{e} siècle. Nous voulions évaluer la permanence de son impact sur

la poésie européenne et américaine d'aujourd'hui. Pour la France, nous avons la certitude d'apporter de l'inédit, ou plutôt des éléments connus sur lesquels personne n'avait encore véritablement réfléchi. Nous présentons ici un dossier qui, à notre sens, incitera à s'interroger sur certaines impasses de la poésie française actuelle. Ce sont les langues espagnoles et portugaises d'Europe et d'Amérique, mais aussi la langue russe qui, en leur temps, avaient d'ailleurs fait le plus généreusement écho à l'entreprise Whitman. Nous nous sommes donc adressés à quelques poètes ou spécialistes de ces pays pour un bilan.

Quant aux États-Unis, le débat avec Whitman est devenu un passage obligé. Pound avait reconnu sa dette avec réticence, Ginsberg avec un sens plus développé de la camaraderie. Mais ensuite, comme le montre bien Marjorie Perloff, vint le grand trou noir correspondant au règne des « Language Poets », beaucoup plus attirés par Gertrude Stein. Il est donc passionnant de voir un retour d'intérêt et de tendresse pour le poète de Manhattan chez Robert Creeley, à quelques encablures de sa propre disparition, et un regain très net d'enthousiasme, solidement argumenté, chez le contemporain C.K. Williams.

Il était enfin logique de confier notre réflexion à la revue *Europe* qui, de toutes en France, aura le plus intensément œuvré à la diffusion des *Feuilles d'herbe*, grâce à la collaboration de Léon Bazalgette son premier traducteur exhaustif. En dépit des critiques acerbes et partiales de Gide contre cette traduction, et des conflits qu'elle devait générer dans le monde poétique français, comme le rappelle Béatrice Mousli, elle demeure une traduction très claire, très lisible et marquée par l'allant whitmanien. Que l'équipe de la revue soit remerciée pour ce numéro.

Jacques DARRAS